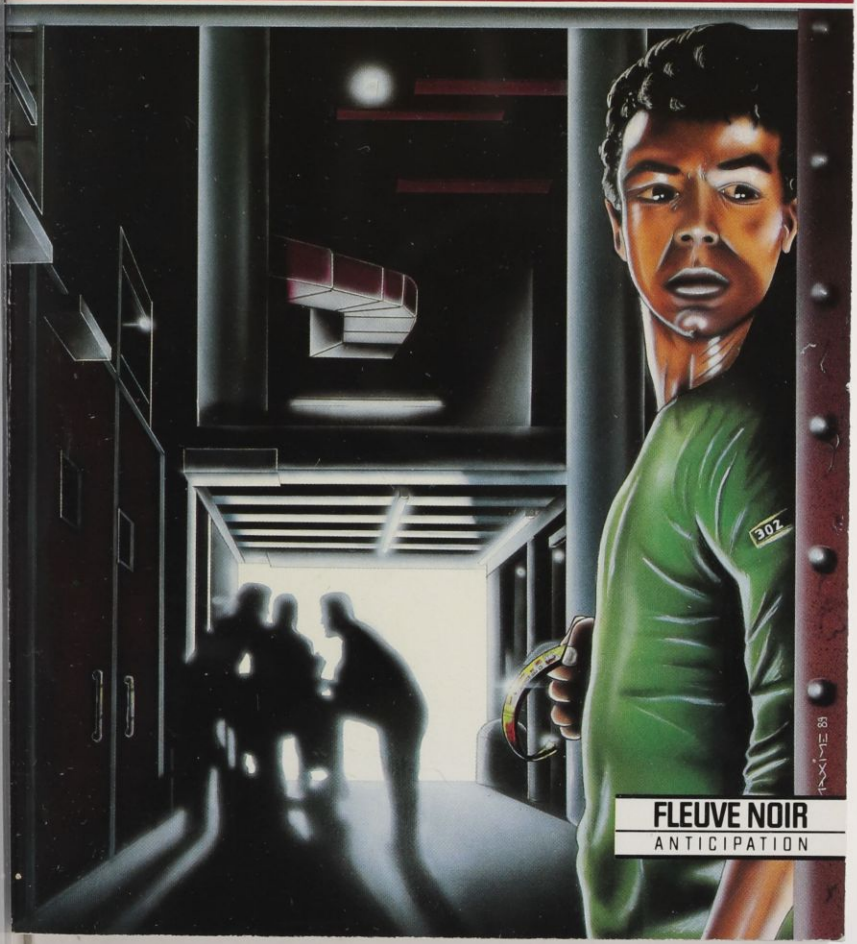
El. 8° Y
99
(1709)

ANTICIPATION

RARD DELTEIL

TCHERNOBAGNE



DL-20091989-22394

731071

TCHERNOBAGNE

EL 8°Y
99
(1709)

GÉRARD DELTEIL

823

TCHERNOBAGNE

COLLECTION « ANTICIPATION »

FLEUVE NOIR

6, rue Garancière - Paris VI^e^



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1989 « Éditions Fleuve Noir », Paris

ISBN 2-265-04190-4
ISSN 0768-3014

1

Jordan regarda l'homme qui venait de s'asseoir en face de lui. Il était grand et massif, coiffait en arrière ses cheveux blonds coupés très court. Son visage demeurait inexpressif. Ce type donnait une impression de force et d'assurance. Il devait avoir entre trente-cinq et quarante ans. Sa combinaison verte de détenu ne laissait pas deviner à quel milieu social il appartenait. Son voisin de gauche, un garçon maigre aux traits délicats, manifestait des signes de nervosité. A sa droite une place restait libre. Quelques minutes s'écoulèrent avant qu'un homme brun et trapu ne vienne l'occuper. Puis apparut un maton. Il vérifia que le compartiment était complet et fit coulisser la porte. Elle s'enclencha avec un bruit sec.

Sitôt le gardien disparu, le garçon maigre voulut écarter le store qui était baissé. Le costaud blond le saisit par le col et le força à se rasseoir. Sans un mot. Il se contenta de montrer le plafond d'un mouvement du menton. Jordan observa le plafond et distingua l'objectif de la caméra vidéo.

Le règlement interdisait de lever le store pendant

que le train était en gare, Jordan le savait. Son regard croisa celui du blond. D'une moue il lui fit comprendre qu'il approuvait son attitude. Le règlement interdisait aussi de parler.

Enfin le bourdonnement de la motrice leur parvint, ses vibrations se communiquèrent au plancher du wagon, et le train s'ébranla. Jordan pensa que les dés étaient jetés. En réalité, c'était bien avant que son sort avait été tranché, quand il avait signé. S'il avait changé d'avis quelques minutes plus tôt, les matons auraient rigolé et ne l'auraient pas laissé descendre. Pourtant, le départ du convoi avait un côté symbolique.

Le costaud blond s'anima. Il se pencha en avant et dévisagea successivement ses cinq compagnons.

— Je suggère que personne ne joue au con jusqu'à l'arrivée, déclara-t-il d'une voix neutre. J'ai pas envie de voyager au mitard.

Il fixa un peu plus longtemps le garçon qui avait tenté de regarder par la fenêtre. Celui-ci détourna les yeux.

— Je suis d'accord avec toi, dit Jordan. Ça ne sert à rien de foutre la merde maintenant qu'on a signé.

— Pour moi, c'est d'accord aussi, annonça le type assis à sa droite, à côté de la fenêtre.

C'était un barbu noir de peau et de poil. Une fine cicatrice sur sa joue gauche. Jusqu'alors il semblait somnoler dans son coin, les bras croisés. D'une pichenette il décrocha le store. Un flot de lumière envahit le compartiment.

Jordan contempla le paysage qui défilait. Des champs à perte de vue. Quelques maisonnettes, des vaches. Un décor insipide. Il n'avait jamais aimé la campagne.

Le barbu passa son doigt sur la vitre.

— Filtre blindé, trois centimètres d'épaisseur. Même avec un .357 magnum et des *soft point* tu la casses pas.

— Alors pourquoi ils veulent pas qu'on soulève le store à l'arrêt ?

La question devait lui brûler les lèvres depuis un moment.

— T'inquiète pas, dit le barbu. De l'autre côté, c'est opaque. Les gens peuvent pas te voir.

— Alors pourquoi ils veulent pas ? répéta le garçon.

Le barbu balaya de la main l'espace devant son visage.

— Fais pas chier ! Faut pas chercher à comprendre. C'est l'administration. Si ça te travaille tant que ça, demande aux matons.

Le garçon n'osa pas insister. Il se concentra sur la pointe de ses baskets. Jordan l'observa. En moins d'un quart d'heure, ce gars avait réussi à braquer deux autres détenus. C'était le prototype de la victime qui s'attire inévitablement toutes les couilles.

— Si on se présentait ? proposa le costaud blond. Moi, je suis Mickey. Les potes m'appellent comme ça.

Jordan se demanda comment ce type avait pu

hériter d'un sobriquet lui convenant aussi mal, mais il se garda d'exprimer sa curiosité.

— Moi, c'est Jordan.

— Jordan, c'est un nom ricain ? questionna le barbu.

— C'est mon nom et c'est tout, dit Jordan.

Le barbu possédait un nom aux consonances polonaises, avec des K, des I et des W, impossible à prononcer et à retenir. Il se prénommait Victor. Mickey lui fit répéter nom et prénom, ricana.

— OK, Victor, ça suffit. Et vous autres ?

— Fred Farina, dit le garçon maigre.

— C'est un blase de coiffeur ou quoi ? s'étonna Mickey. Tu es coiffeur, camarade ?

Fred devint écarlate et prononça quelques paroles incompréhensibles. Heureusement pour lui, les deux derniers se présentèrent à leur tour, ce qui fit diversion. Léonard, le détenu assis à la gauche de Jordan était un homme d'une cinquantaine d'années au visage fatigué. Une couronne de cheveux poivre et sel entourait son crâne volumineux. Le brun trapu, face à lui, affirma se nommer Deniaud. Un type discret qui faisait tout pour se faire oublier.

— Bon, décida Mickey, maintenant chacun va expliquer pourquoi il est là. J'aime savoir à qui j'ai affaire. Des fois qu'il y ait des pointeurs ou des tantouses... Commence, Fred !

— C'est pas normal ! protesta l'intéressé.

Mickey leva un œil vers l'objectif de la caméra.

— C'est bon, on aura tout le temps pour causer

là-bas, dit-il sur un ton étrangement conciliant.

Jordan se sentit soulagé. Il n'avait pas davantage envie de raconter sa vie que d'affronter Mickey. Le silence revint dans le compartiment. Il essaya d'oublier ce train et les détenus qui l'entouraient. Ses pensées l'entraînèrent très loin. Ses paupières se fermèrent à demi.

Un vacarme le tira de sa somnolence. Le train passait au ralenti sur un pont métallique. Sous ce pont coulait un cours d'eau jaunâtre. Jordan distingua un pêcheur sur une barque de bois plate. Un instant l'idée de plonger dans cette rivière et de fuir avant qu'il ne soit trop tard le traversa. Mais la vitre était rigoureusement incassable, le barbu l'avait dit et Jordan le savait. D'ailleurs il n'aurait pas su dans quelle direction fuir et on l'aurait sans doute repris très vite.

— Dommage, dit Fred qui avait eu le même fantasme.

— Dommage quoi ? fit le barbu. Tu sais pourquoi on est seulement six ?

— Comment ça, seulement six ?

— A l'origine, c'étaient des compartiments pour huit personnes. Tu t'imagines que la Pénitentiaire tient à nous faire voyager plus à l'aise ?

— Je sais pas. C'est la première fois que je monte là-dedans.

— Bon, tu vois les marques, à côté de toi, sur la banquette ?

— Les accoudoirs ?

— Les accoudoirs, mon cul ! Essaie de les

sortir ! C'est un dispositif de contention. Avec des bras d'acier. Ils peuvent le déclencher à distance. Alors cesse de gigoter et de raconter des conneries. J'ai pas envie qu'ils m'en fassent profiter.

Fred effleura du bout des doigts les interstices entre les rectangles dessinés sur le skai, avec une grimace sceptique mais tout de même inquiète.

— C'est vrai, ça ?

— Comme il vient de te le dire, confirma Mickey. N'est-ce pas, Jordan ?

Jordan inclina la tête. Il ignorait si ce détail était exact ou si les autres faisaient marcher Fred, mais il entendait jouer le jeu.

— Et le wagon-mitard, c'est encore pire. Une ancienne citerne. Entièrement métallique. L'été tu crèves de chaud. Ils t'enchaînent à l'intérieur et ils te laissent dans ta pisse et ta merde jusqu'à l'arrivée.

Fred se força à sourire.

— C'est bon, les gars, vous n'aurez pas de galères à cause de moi.

— On espère bien, dit Mickey.

Le haut-parleur grésilla :

— « Messieurs, le voyage durera quatre heures trente, annonça une voix masculine à l'accent méridional. Un repas froid vous sera servi dans votre compartiment. Nous vous rappelons qu'il est rigoureusement interdit de tenter de quitter ce compartiment sans autorisation. Les portes et les fenêtres sont verrouillées, mais vous n'avez pas de crainte à avoir : en cas d'accident ou d'incendie,

le système de déverrouillage fonctionne automatiquement. Toute infraction donnera lieu à une sanction, mais si vous observez rigoureusement le règlement, nous ferons en sorte que les choses se passent bien. Nous diffuserons de la musique en continu pendant la durée du trajet, mais vous pourrez la couper avec le commutateur placé à gauche du haut-parleur. La Pénitentiaire Indépendante qui vous prend désormais en charge vous souhaite bon voyage... »

— Merde ! jura Mickey. Ils auraient pu nous mettre une chouette hôtesse au lieu de ce mec.

— C'est la déportation à visage humain, ricana Victor.

— Tu as trouvé ça tout seul ?

— Non, c'est un type qui a dit ça à la télé, quand j'étais au Nouveau-Fleury. J'ai trouvé ça chouette.

— Attends de voir où tu vas atterrir pour décider si c'est chouette ou pas, fit Mickey en adressant un clin d'œil à Jordan.

Jordan le lui rendit. Apparemment le costaud blond l'avait à la bonne et c'était aussi bien comme ça. En général Jordan savait se rendre sympathique et se faire respecter, mais il se méfiait tout de même. Il redoutait de rencontrer des brutes au comportement aussi imprévisible qu'irrationnel dont un incident anodin suffirait à déclencher la colère.

Jordan aurait voulu profiter du voyage pour mettre de l'ordre dans ses idées. Le bavardage de

ses compagnons l'irritait. Il ne devait pas laisser passer une occasion d'étudier les autres détenus, de distinguer les éléments dont il avait intérêt à s'écarter de ceux qui pourraient devenir des alliés. Farina était un personnage fade, fragile. Le barbu, une grande gueule qui semblait posséder une certaine expérience de l'univers carcéral mais en rajoutait peut-être. Sur Mickey, le jugement de Jordan demeurait réservé. Ce type voulait s'imposer, mais avait-il l'envergure d'un caïd ? L'avenir le dirait. Quant aux deux autres, ils paraissaient surtout soucieux de ne pas se faire remarquer, signe évident de sagesse...

Les plateaux-repas arrivèrent sur une cantine roulante poussée dans le couloir par un auxiliaire. Le gars les leur distribua sans un mot. Fred tenta de le questionner mais l'autre resta muet. La bouffe était correcte, bien meilleure que celle à laquelle Jordan avait eu droit jusqu'ici. Pourtant, le détenu assis à sa gauche, un homme d'âge mûr, toucha à peine à son déjeuner. Mickey ne se fit pas prier pour engloutir ses restes. Ensuite il rota, bâilla.

— Je vais roupiller, les mecs, vous me ferez signe à l'arrivée. Fred, tu me cèdes ta place dans le coin ?

Cinq minutes plus tard, il ronflait pour de bon, affalé sur la banquette, laissant peu de place aux deux autres qui s'étaient repliés au bout. Jordan aurait aimé posséder cette faculté de trouver facilement le sommeil. Il ne parvint pas à s'assoupir.

Heureusement, ses compagnons se turent enfin, soucieux de ne pas troubler le somme de Mickey et sans doute satisfaits d'être momentanément débarrassés du candidat caïd. Jordan put se concentrer en paix. Le voyage se poursuivit sans incident. Trois détenus du compartiment demandèrent par interphone à se rendre aux toilettes. Un maton les y accompagna un par un.

Maintenant Jordan avait hâte d'arriver et de se dégourdir les jambes. Il n'avait pas de montre et ignorait combien de temps s'était écoulé.

Un mouvement du barbu, sur sa droite, le fit sursauter.

— Regardez ça !

Mickey se redressa, se frotta les yeux :

— Merde, c'est pas vrai...

Le paysage s'était complètement transformé, d'un seul coup. Jusqu'à l'horizon, on n'apercevait que des étendues arides et noirâtres plantées de rares arbres calcinés, comme si la campagne avait été passée au lance-flammes. Le ciel prenait une teinte grisâtre, sale.

— Merde, répéta Mickey.

Son expression arrogante s'était effacée, l'angoisse se lisait sur son visage comme sur ceux des cinq autres détenus du compartiment.

— « Dans dix minutes, terminus, grésilla le haut-parleur. Personne ne doit quitter sa place sans en avoir reçu l'ordre. Vous attendrez la présence du surveillant pour prendre vos paquetages dans les casiers quand ils seront déverrouillés. »

Bientôt le train ralentit. Des constructions de béton gris défilèrent. Sur le quai attendaient des hommes en combinaisons vertes et des surveillants en uniformes blancs. Aucune pancarte n'indiquait le nom de la gare ou de la station. Seul signe distinctif : une hélice à trois pales entourée d'un cercle, peinte en blanc sur un bâtiment.

Cet emblème évoquait une fleur à trois pétales. Une fleur vénéneuse.

2

Le break s'arrêta devant le perron. Le chauffeur descendit le premier. Il portait l'uniforme blanc de la Pénitentiaire Indépendante, avec, dans le dos, le sigle PI en lettres rouges. Le couple qui avait pris place à l'arrière suivit. Lui était grand et mince, très à l'aise dans son costume de tweed ; elle, dans sa combinaison de jersey moulante, avait l'allure de ces jeunes femmes qui posent pour les magazines, avec pourtant quelques années de plus ; elle tirait ses cheveux bruns en arrière, dégageant un beau front. Le détenu qui déchargea les bagages laissa traîner sur elle un regard appuyé.

Ils s'immobilisèrent devant la maison. Un pavillon bâti sur deux niveaux avec une véranda et un balcon. Le crépi revêtant la façade était neuf et le carré de gazon bien entretenu.

— C'est aussi moche que je le craignais, dit la femme.

— Je suis certain que tu vas en faire quelque chose de très bien, Julia, rétorqua l'homme en tweed.

Le détenu attendait à côté d'eux.

— Qu'est-ce que tu glandes ? Rentre les valises de M. le directeur ! ordonna le chauffeur.

— Non, dit Julia, ça ne sera pas nécessaire. Nous le ferons nous-mêmes, je vous remercie.

Le chauffeur haussa les épaules.

— Comme vous voudrez.

Il fit un signe de tête au détenu. Tous deux remontèrent dans le break.

— Je n'avais pas envie d'avoir ce bonhomme sur le dos au moment de découvrir ma maison, expliqua Julia après que la voiture eut tourné le coin de l'allée. Puisque maintenant, c'est ça ma maison...

Ils pénétrèrent dans le hall et y déposèrent leurs valises. Les papiers peints à fleurs leur arrachèrent une grimace.

— On m'avait prévenu que le précédent directeur avait un goût de chiotte, dit l'homme.

Julia se laissa tomber sur un divan couvert d'un tissu assorti aux murs, se prit la tête entre les mains.

— Mon dieu, Bertrand, qu'allons-nous devenir ? Je crois que je vais crever d'ennui.

L'homme s'assit à côté d'elle, passa son bras autour de son épaule.

— Nous avons trois ans à tenir. J'aurai des permissions, nous en profiterons pour voyager...

Elle s'écarta d'un mouvement violent, se mit à sangloter.

— C'était ça ou végéter à un poste minable pendant des années, tu le sais très bien. Tu n'aurais

pas supporté de vivre avec un raté...

— Arrête de répéter cent fois la même chose, dit-elle entre deux hoquets. Je finirai par croire que tu radotes.

Elle se leva, se dirigea à grands pas vers un miroir encadré de faux acajou.

— Regarde-moi ça, je suis horrible.

Il revint derrière elle.

— Mais non, Julia, tu es très belle et tu le sais.

Elle se retourna, se jeta contre lui.

— Serre-moi très fort, j'ai peur.